

Gabiot, Jean Louis
L'enfant du bonheur

L'ENFANT DU BONHEUR,

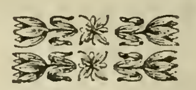
MÉLODRAME-FÉERIE EN QUATRE ACTES,

A grand Spectacle, orné de Chants, Danses, Combats, Pantomime, Evolutions Militaires, Tournois, etc.

PAR MM. GABIOT et RIBIÉ.

Musique de M. LEBLANC; Ballets de M. HUS *le jeune*, Combats et Tournois de M. LAFITTE,

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté.



A PARIS,

CHEZ FAGES, au Magasin de Pièces de Theâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

AN XIII. (1804)

PERSONAGES.	ACTEURS.
GONZALVE.	M. *Rivière.*
ALONZO.	M. *Melchior.*
ÉLÉONORE.	Mlle. *Chabert.*
La jeune ALINE.	*la petite Jacob.*
AZOR,	M. *Camaille-St.-Aubin.*
MIRZA,	Mlle. *Vamibelle.*
Un GEOLIER,	M. *Boulanger.*
Un OFFICIER,	M. *Frédéric.*

Soldats.

Danseurs et Danseuses.

L'ENFANT DU BONHEUR,

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente le Palais de Gonzalve.)

SCENE PREMIERE.

GONZALVE, ALONZO.

ALONZO.

OUI, seigneur, rien n'est plus vrai : les soldats, dont vous m'avez fait l'honneur de me confier le commandement, se sont montrés dignes de leurs anciens exploits. Envain l'ennemi a voulu leur disputer la victoire, envain il leur a opposé ses bataillons aussi nombreux que formidables, rien n'a pu résister au courage de vos guerriers. Leur triomphe est complet, et la fuite seule a pu sauver ceux que leur glaive n'a pas moissonnés.

GONZALVE,

Ton récit, Alonzo, me pénètre de joie et de ravissement... Cette victoire....

ALONZO.

Était certaine. Nous combattions pour la gloire et pour vous.

GONZALVE.

Et Alonzo était à la tête de mes troupes, je devais en effet compter sur le succès. Mais plus le service que tu viens de me rendre est important, plus ma reconnaissance sera éclatante. Bienfaits, honneurs, tu peux tout demander ; tu as droit de tout attendre.

ALONZO.

Seigneur, mettez moins de prix à de faibles services ; je n'ai fait que mon devoir. La victoire est l'ouvrage de vos soldats. Mais puisque vous me laissez entrevoir quelque récompense, daignez me permettre de vous ouvrir mon cœur, et vous verrez qu'il n'en est qu'une seule qui puisse me rendre heureux.

GONZALVE.

Eh bien ! oublie que je suis ton maître : parle à ton ami. Depuis long-tems je m'apperçois en effet que tu n'est pas heureux ; tu parais déchiré d'une douleur cachée. Un secret pénible erre quelquefois sur tes lèvres, et soudain retombe au fond de ton cœur. Je n'ai pas voulu te commander la confiance ; mais puisque tu me l'offres, je l'accepte ; et crois que, s'il est en mon pouvoir, j'effacerai jusqu'à la plus légère trace de tes chagrins.

ALONZO.

Eh bien ! il est vrai que je ne suis pas heureux : la fortune m'accable de ses faveurs, et l'amour les empoisonne.

GONZALVE.

Alonzo brûlerait pour une insensible ! Eh ! qui peut mépriser son cœur et sa main ? Je t'approcherai si près de moi, qu'on se fera gloire d obtenir l'un et l'autre.

ALONZO.

Tant de bonté m'encourage, et votre aveu seul peut rendre ma félicité parfaite : la crainte, la certitude même de ne pas l'obtenir, ont rendu douloureux les plus beaux moments de ma vie.

GONZALVE.

Eh pourquoi se taire si long-tems ? Pourquoi me ravis-tu le plaisir de te rendre heureux ? J'aurais commencé par mon ami. Il en est si peu près les souverains qui ne sont environnés que de flatteurs intéressés, rampans, que je me serais empressé de resserrer les nœuds qui t'attachent à moi.

ALONZO.

J'ai craint votre colère, Elle me donnerait la mort.

GONZALVE.

Ma colère ! Tes frayeurs m'ont fait une injure que ton cœur doit réparer.

ALONZO.

Ces nœuds pouvaient me faire perdre votre amitié. La politique. . . . .

GONZALVE.

Je ne l'écouterai jamais lorsqu'il s'agira de toi.

ALONZO.

Vous me permettez-donc de parler ?

GONZALVE.

Pourquoi te faire un jeu d'irriter mon impatience ? Si je te le permets ! Je le veux ; je le desire. . . . Je l'ordonne.

ALONZO.

La main que j'ose demander est d'un grand prix.

GONZALVE.

En te l'accordant, je te prouverai mieux mon estime.

ALONZO.

Tout le bonheur de mes jours y est attaché.

GONZALVE.

Pour la dernière fois, nomme-moi la beauté que tu as choisie. Demain elle est à toi.

ALONZO.

Eh bien ! C'est Eléonore.

GONZALVE.

Ma fille !

ALONZO.

Je l'adore.

GONZALVE.

La fille de ton maître ! . . . .

ALONZO.

Qui vient de m'honorer du nom de son ami.

GONZALVE.

Téméraire ! ma bonté te rend audacieux.

ALONZO.

C'est elle qui m'a permis de rompre le silence. Le respect m'en faisait un devoir, je l'aurais gardé jusqu'au tombeau. Le souverain n'en sait rien, je ne l'ai dit qu'à l'amitié.

GONZALVE.

Vain subterfuge. Tu m'as surpris ma promesse, et justement indigné, ton maître la retire. Sois heureux que je borne à l'oubli les effets de mon ressentiment. Sors de ma présence, et n'y reparais que rentré dans le respect dont tu n'aurais jamais dû sortir. Songe que la moindre récidive attirerait sur toi ma vengeance et la mort.

SCENE II.

GONZALVE, ÉLÉONORE, ALONZO.

ÉLÉONORE, (*arrivant brusquement*).

La mort ? A qui s'adresse cette menace terrible ?

GONZALVE.

A cet insolent, qui, énorgueilli de ma faveur et de ses exploits, ose lever les yeux jusqu'à ma fille.

ÉLÉONORE.

Est-ce là tout son crime ?

GONZALVE.

Tout autre qu'Alonzo aurait cessé de vivre. Tant de présomption doit faire passer tous mes sentiments dans ton ame, et ne t'inspirer que de justes mépris.

ÉLÉONORE.

Des mépris pour le soutien de la gloire de mon père ? Ah! seigneur, vous ne m'imposez pas cette injuste loi ; un guerrier, tel qu'Alonzo, à droit de prétendre à tout, et l'hommage de son cœur et de sa main, ne peut qu'honorer celle qu'un père forceroit de les refuser.

GONZALVE.

Quel étrange discours ! Est-ce bien ma fille qui le prononce ? Est-ce bien moi qui l'entends ? Il paroît cacher un mystère horrible que je crains d'approfondir.

ÉLÉONORE.

L'honneur et le devoir m'imposent la loi de vous le dévoiler.

ALONZO.

Eléonore, laissez périr un infortuné ; trop de pitié vous égare, et va vous perdre.

ELÉONORE.

Un silence plus long me rendrait criminelle. Oui, seigneur, le secret d'Alonzo, est le mien, et c'est à ma prière qu'il vous l'a révélé. La naissance nous éloignait l'un de l'autre : sa gloire nous rapproche. C'est pour se rendre digne de moi, digne de vous ; en un mot, pour me mériter qu'il a conduit vos armées, de périls en périls, de victoire en victoire. Chaque nouveau laurier qu'il moissonnait, me rendait fière d'avoir su lui plaire : vos éloges même me faisaient applaudir à mon choix. Victorieux et triomphant, je l'aimois : le danger qui le menace, unit pour jamais ma destinée à la sienne. Cette générosité ne doit pas vous surprendre ; je l'ai puisée dans votre cœur, et vous seriez étonné de trouver en moi, d'indignes sentimens.

GONZALVE.

Je reste immobile de surprise et de fureur ! quoi ! vous osez avouer !....

ELÉONORE.

Mon bonheur et ma gloire. Viens, mon cher Alonzo, tomber aux genoux de mon père.

GONZALVE.

Eh bien ! avance, perfide, et reçois la mort pour prix de ton outrage.

Il tire le poignard sur Alonzo. A l'instant, la fille d'Eléonore paroît, se précipite dans les bras de sa mere, et se met au devant du coup.

SCENE III.

Les précédents, la jeune ALINE.

ALINE.

ARRÊTEZ ! c'est ma mére !

GONZALVE.

Sa mère ! Insulte sur insulte ! Forfaits sur forfaits !

ELÉONORE.

Eh bien ! oui, c'est ma fille ; c'est celle d'Alonzo. Un lien secret et sacré nous unit... Jugez si je dois l'aimer et prendre sa défense.

GONZALVE.

Lâche et vil séducteur....

ALONZO (*avec noblesse*).

Seigneur, je puis être malheureux, mais jamais avili. Mon bonheur est dans vos mains, ma gloire est dans les miennes. J'ai fait ce que j'ai pu pour désarmer vos premiers ressentimens ; l'amour et la nature m'en prescrivaient la loi. L'amour est tout mon crime (*montrant Éléonore.*), et voilà mon excuse. Un instant ne me fait plus trouver en vous qu'un maître ; mais avec des vertus et du courage, j'ai cru que l'héritière de Gon-

zalve pouvait appartenir au vainqueur de ses ennemis, au guerrier, en un mot, sans qui, peut-être, vous n'auriez plus le pouvoir de me menacer.

GONZALVE (*veut s'élancer sur Alonzo, qui met la main sur son épée.*)

ELÉONORE (*arrêtant Alonzo d'une main et son père de l'autre.*)

Alonzo! il est injuste!... il est cruel!... mais c'est mon père.

ALONZO.

Ce titre le rend sacré pour moi.

GONZALVE.

Ne crois pas échapper à ma vengeance. Sors de mon palais, et ne reparais jamais à mes yeux. En tels lieux que tu portes tes pas, je saurai bien t'atteindre.

ELÉONORE.

Quoi! rien ne peut vous appaiser, mon père!...

GONZALVE.

Ne m'appelle plus de ce nom: tu l'as déshonoré.

ALONZO.

Ma chère Éléonore! laissons gronder l'orage. J'ai reçu vos sermens; vous avez reçu les miens: l'honneur en est garant; la mort seule peut les briser.

GONZALVE.

Eh bien! la mort les brisera. Pour la dernière fois, fuis de ma présence, ou je t'en fais arracher avec opprobre. Hola! gardes! chassez cet audacieux... oui, lui-même... Alonzo.

ALONZO.

Arrêtez! ne vous préparez pas un repentir de plus. Je vous desire assez de bonheur pour que vous n'ayez jamais à regretter ma présence. Éléonore, je vous quitte; mais que ma fille vous rappelle sans cesse un amant, un époux qui vous sera toujours fidèle. (*Ils s'embrassent.*)

GONZALVE.

Gardes! qu'on les sépare.

(*Petite pantomime pendant laquelle Alonzo et Éléonore s'embrassent, et sont séparés par les gardes.*) (*Alonzo sort.*)

GONZALVE.

Vous ne la reverrez jamais (*aux gardes.*) Conduisez-la dans la tour; qu'elle soit ensévelie dans la nuit et l'horreur des cachots; qu'elle y pleure, en larmes de sang, l'affront dont elle me fait rougir. Bientôt, j'aurai ordonné de son sort. Obéissez.

ELÉONORE.

Barbares! laissez-moi ma fille.

GONZALVE.

Arrachez-la de ses bras. (*Une partie des gardes emmène Eléonore.*)

Perfide ! tu l'as vu pour la dernière fois. Gardes, saisissez-vous de cet objet de honte et de vengeance : transportez-le dans la forêt voisine, et qu'il y soit abandonné à la fureur dévorante des animaux féroces qui l'habitent. Votre tête me répond de votre obéissance.

(*Gonzalve sort, et les gardes emmènent l'enfant.*)

SCENE IV.

Le Théatre change. (*Il représente un bois épais, une caverne en avant de laquelle est Azor, sous la forme la plus hideuse, armé d'une grosse massue.*)

Azor.

Quelle horrible situation que la tienne, malheureux Azor ! isolé de toute la nature à qui tu fais horreur, seras-tu toujours plongé dans le fonds de cette caverne ténébreuse ? Cruelle Mirza ! génie vindicatif et malfaisant ! Quoi ! vingt années de tourments n'ont point encore appaisé ta colère ! Quoi ! tu voulais qu'infidèle aux graces, à la beauté, aux vertus de la jeune Diamantine, je trahisse la foi que nous nous sommes jurée, pour répondre à la folle passion dont tu brûlais pour moi ! J'ai dédaigné tes promesses, tes menaces, tes larmes : tu t'en es vengée en me rendant hideux, en m'ôtant ma puissance et en m'ensevelissant dans cet antre horrible et désert ! Tu l'as environné de monstres de toute espèce qui en défendent l'approche ! Tu fais dépendre ma liberté de l'audace et de la bravoure d'un mortel assez courageux pour tenter ma délivrance ! Eh ! Quel est celui qui, à travers mille morts, osera tenter d'arriver jusqu'à moi ? N'importe..... Livre-toi sans cesse à toute les fureurs de la haine et de la vengeance ; le souvenir de Diamantine me soutient, l'amour me reste et me console.

SCENE V.

AZOR, MIRZA.

Mirza.

Eh bien ! Azor, ne te lasseras-tu pas d'éprouver les effets de mon ressentiment ?

Azor.

Et vous, madame, ne vous lasserez-vous jamais de me persécuter ?

Mirza.

Depuis vingt ans, tu éprouves les effets de ma puissance.

Azor.

Je ne me servais de la mienne que pour faire du bien : vous

vous employez la vôtre à faire du mal. C'est par malheur une loi assez générale, que les méchans soient plus puissants que les bons.

MIRZA.

Tu me vois toujours outragée, et toujours irritée.

AZOR.

Et vous me retrouvez toujours le même, toujours bravant votre colère et mon malheur.

MIRZA.

Je puis tout oublier, il en est temps encore ; accepte mon cœur et ma main, je te rends ta figure et ta puissance.

AZOR.

Pourvu que mon cœur soit bon, je ne songerai jamais à ma figure. Quant à ma puissance, je ne la regrette que parce que je ne puis consoler les malheureux que vous faites.

MIRZA.

Mon amour pour toi, est toujours le même.

AZOR.

Je n'ai qu'un cœur ; Diamantine le possède, et la probité me défend d'accepter le vôtre, quand je ne puis vous faire le don du mien.

MIRZA.

Toujours opiniâtre !

AZOR.

Toujours fidèle à l'amour et aux serments de l'honneur.

MIRZA.

Quelle ame dure et insensible !

AZOR.

Vous vous trompez. Elle n'est que trop sensible, mais je dois vous l'avouer.....

MIRZA.

Que ton cœur respire pour Diamantine.

AZOR.

C'est la vérité : oui, je ne respire, je n'existe que pour elle.

MIRZA.

Je m'attendais à de nouveaux outrages. La pitié m'a ramenée en ces lieux pour la dernière fois. Si tu me laisses partir, tu vois toutes les horreurs de ta destinée ; je t'abandonne pour jamais, et te jure une haine immortelle.

AZOR.

Le destin sera plus juste que vous : La tyrannie et la méchanceté des génies malfaisants lassent la patience du sort. Ils la perdent, et sont alors trop heureux d'avoir recours à la générosité de ceux qu'ils ont persécutés.

MIRZA.

Tu l'espères en vain.

ARRIETTE.

Toi me fléchir! vaine espérance
A ta voix je ferme mon cœur.
Je t'abandonne à ton malheur
Et je renais à la vengeance;
Aux traits sanglants de ma colère,
Ne crois pas pouvoir échapper.
Jusques aux bornes de la terre,
Ma haine saura te frapper,
Mes arrêts sont irrévocables
Gémis dans cet horrible lieu,
Mes arrêts sont irrévocables
Et je te dis un éternel adieu.

(Elle sort.)

AZOR (*seul.*)

Elle a bien fait de s'éloigner : La présence d'un méchant est trop douloureuse pour le cœur et les yeux d'un être honnête et sensible.

SCENE VI.

(*La jeune Aline abandonnée dans la forêt par les gens de Gonzalve, paraît poursuivie par différents animaux qui s'élancent sur elle pour la dévorer. Azor les apperçoit, il tombe sur eux, les combat, les met en fuite, et revient à l'instant.*)

ALINE, (*courant l'embrasser*).

Ah ! je vous reconnais ; c'est vous qui m'avez sauvé la vie:

AZOR.

J'en rends graces au ciel ! depuis vingt ans, voilà le premier plaisir que j'éprouve.

ALINE.

Vous êtes bien laid ; mais vous êtes bien bon.

AZOR.

Vous vous trompez, ma petite amie : il n'y a que les méchants qui sont laids, la bonté est toujours belle. Quels sont les hommes féroces qui ont eu la barbarie de vous envoyer à une mort certaine ?

ALINE.

Un homme que maman a nommé son père : Il l'a fait mettre en prison, à chassé mon papa, et m'a livrée à des soldats qui m'ont apportée dans cette forêt.

AZOR.

Grand dieu ! sois juste envers un malheureux ! rends-moi mon pouvoir, et je vole au secours des parents de ce jeune infortuné.

(*L'enfant, prodigue à Azor, mille carresses enfantines que celui-ci lui rend avec un vif intérêt*).

SCENE VII.

AZOR, ALINE, ALONZO.

ALONZO, (*sur une partie éminente*).

J'AI perdu ma femme et ma fille... Un cruel, un barbare m'en a pour jamais séparé. C'est le père d'Eléonore : je n'ai pu me venger. La mort ; voilà mon unique ressource. Elle est infaillible dans ces forêts, et je viens l'y chercher.

AZOR.

Que cet enfant est aimable ! qu'il est intéressant ! et un monstre dénaturé l'envoyait à la mort !

ALONZO.

Chère Eléonore ! enfant infortuné ! Au pouvoir d'un tigre qui n'a d'homme que le nom, respirez-vous encore ? Qu'êtes-vous devenus ?

AZOR.

Les hommes feront donc toujours leurs efforts pour défigurer l'ouvrage de la nature ?

ALONZO (*prêtant l'oreille.*)

On a parlé, je crois... De longs gémissemens ont frappé mon oreille, quelque malheureux seroit-il enseveli dans les antres de cet affreux séjour ?... Ecoutons....

AZOR.

Vos caresses, ma petite amie, me font un plaisir délicieux ; et ce plaisir est déjà ma récompense.

ALONZO.

Je ne me trompe point.... J'ai entendu des sons inarticulés.... Ils partent de là... Elevons la voix.... Qui que vous soyez, qui gémissez dans les flancs ténébreux de ces rochers ; si vous êtes malheureux, le ciel vous envoie un ami.

AZOR.

Est-ce une illusion ? est-ce une réalité ? un homme vient de m'adresser la parole.

ALINE.

Il faut répondre.

AZOR.

Qui êtes-vous ? Que venez-vous chercher dans ces funestes lieux ?

ALONZO.

Je suis malheureux ; je viens chercher la mort.

AZOR.

Vous ne pouvez vous y soustraire : fuyez ; c'est le seul conseil que je puisse vous donner.

ALONZO.

Fuir la mort ! je l'attends, je la desire. Mais qu'au moins elle vous soit utile. Parlez : je suis prêt à tout entreprendre.... Votre nom ?

AZOR.

Azor, génie qu'une fée malfaisante dont le pouvoir surpasse le mien, accable, depuis vingt ans des effets les plus affreux de son courroux. Elle m'a revêtu des traits les plus hideux, je suis dans les fers, et sans puissance. Depuis vingt ans, vous êtes le seul qui ayez osé pénétrer jusqu'à moi.

ALONZO.

Je n'y serai pas arrivé en vain. Que faut-il faire pour vous délivrer ?

AZOR.

Il faut que je trouve un mortel courageux qui ose se précipiter, dans cette caverne, au milieu des monstres qui en défendent l'entrée, et de mille dangers plus affreux l'un que l'autre.

ALONZO.

Eh bien ! ce mortel courageux, ce sera moi.

AZOR.

Arrêtez, vous courez à la mort.

ALONZO.

Privé de ma femme et de ma fille, l'amour au désespoir me la faisait chercher; maintenant l'humanité me parle, et je risque ma vie pour sauver mon semblable. L'entrée de la caverne ?

AZOR.

Sous vos pas.

ALONZO.

Je la vois; je vais mourir, ou je vous rends la liberté. (*Il se précipite : au moment où il tombe, Azor reprend sa première forme*).

AZOR.

Brave inconnu, je vous dois tout : mes fers sont brisés, mes traits ont repris leur forme, je r'entre dans tous mes droits, le ciel me rend ma puissance. C'est l'ouvrage de votre valeur, imposez des lois à ma reconnaissance. Desirez, vos vœux seront remplis.

ALONZO.

Ma femme, mon enfant; je n'ai qu'eux à desirer.

AZOR.

La moitié de vos vœux est déjà satisfaite : embrassez votre fille.

ALONZO.

Ma fille ! chère Aline !

ALINE.

Papa, remercie-le bien pour moi; c'est lui qui m'a sauvé la vie. Mais vous êtes bien changé ?

AZOR.

Je dois ce bienfait à votre père.

A L O N Z O.

Génie bienfaisant, vous lisez dans mon cœur... Voilà ma fille...

A Z O R.

Éléonore, votre épouse, manque à votre bonheur. Gonzalve, son père, l'a fait renfermer dans les cachots d'une tour environnée d'une garde nombreuse.

A L O N Z O.

Et seul, sans soldats, comment l'arracher à son tyran ? J'ai donc perdu toute espérance de la revoir et de la serrer dans mes bras !

A Z O R.

Non; je vous protège, et vous la devrez à l'amitié, à la reconnaissance. Vous allez voir un effet de mes promesses.

(*Azor fait changer le théâtre, qui représente un camp. La trompette sonne, le tambour bat la générale, et toute l'armée se rassemble.*).

Alonzo ! voilà des soldats. Soldats, voilà votre général. Je lui remets tous mes droits sur votre obéissance ; je le confie à votre valeur. Tout ce que vous ferez pour lui vous donnera des titres sacrés à l'amitié de votre maître. Partez, Alonzo, le danger d'Éléonore est pressant.

A L O N Z O.

Je vole à son secours. La nature et l'amour me donneront des aîles. Soyez sûr que mon cœur....

A Z O R

Brisez ses fers ; vous me remercierez quand vous serez heureux.

(*Il se fait plusieurs évolutions. Azor place l'enfant dans un nuage, et disparait dans les airs ; Alonzo se met à la tête de ses troupes. L'armée défile.*)

ACTE DEUXIÈME.

(*Le Théâtre représente une prison.*)

SCENE PREMIERE.

E L É O N O R E (*étendue sur une pierre où elle attend la mort.*)

VOILA donc le tombeau de la fille de Gonzalve ! C'est donc sous le poids des fers, dans ces horribles cachots, qu'elle doit attendre la mort !... La mort que lui donne son père !... C'en est donc fait ! je ne reverrai plus mon époux et ma fille !.... L'un fut outragé.... Mon père leva le poignard sur son sein :

A R R I E T T E.

J'accours, hélas ! en sa présence,
Finir ma vie et ma douleur,

Mais dans ces lieux remplis d'horreur.
Je vois régner un farouche silence,

J'appelle envain, ô sort trop rigoureux,
Nulle clarté ne paraît à mes yeux.
L'ombre de la mort m'environne
Se peut-il que mon sort n'intéresse personne
Quels cris plaintifs ! Quels lugubres accens !
La frayeur a glacé mes sens,
L'ombre de la mort m'environne
Se peut-il, etc.

Non, non, pour moi plus d'espérance
Celui que j'aime va périr.
Le roi sans pitié, sans clémence
A vu mes pleurs sans s'attendrir.
Je n'ai plus, je n'ai plus qu'à mourir.

Mais Alonzo l'a respecté.... L'amour a été docile à la voix de la nature.

SCENE II.

ÉLÉONORE, GONZALVE.

GONZALVE.

FILLE indigne du sang qui t'a vu naître ! ton lâche séducteur aurait dû périr.... Il ne doit la vie qu'à un reste d'amitié paternelle qu'il ne tient qu'à toi de ramener. Je suis outragé, trahi, déshonoré.

ELÉONORE.

Déshonoré ! Non ; Alonzo est mon époux : l'hymen a rendu notre amour pur, légitime, et je ne croyais pas trouver en vous un maître irrité, quand nous ne desirions que l'instant d'embrasser un père.

GONZALVE.

Cesse de le défendre : je ne lui pardonnerai jamais.

ELÉONORE.

L'amour, l'honneur et la nature m'unissent à Alonzo. Si je cédais à vos ménaces, si je trahissais mon époux, je ne pourrais compter sur l'estime de personne ; bien moins encore sur celle de mon père.

GONZALVE.

Ton père ! L'as-tu consulté pour former ces nœuds qui font ma honte et la tienne.

ELÉONORE.

Ils nous font honneur à tous deux. Un héros, soutien, défenseur de votre empire, m'a paru digne d'occuper un jour votre place. Ceux qui vous ont précédé n'avaient point d'ancêtres : ils avaient des vertus, du courage, et vous en descendez.

GONZALVE.

Tant de résistance irrite ma colère. Je suis inflexible ; renonce à ton amour, ou ta mort est certaine.

ELÉONORE.

Frappez... si un père peut immoler sa fille. Je ne regretterai que la perte de votre tendresse; mais je ne puis l'acheter aux dépens de l'honneur. Quel époux me resterait ? Quel père ma fille pourrait-elle réclamer ?

GONZALVE.

Garde-toi de prononcer devant moi ces noms que je déteste; jamais il ne les recevront de la bouche de ton père.

ELÉONORE.

Mon ame est pure, l'obéissance me rendrait parjure et criminelle.

GONZALVE.

Eh bien! Tu vas éprouver ce que peut mon ressentiment. (*Le son de la trompette se fait entendre.*) Le soin de ma sûreté m'appelle. Je ne suis plus ton père, je ne te reconnais plus pour ma fille; et si le ciel est juste, il entendra ma voix. Je te repousse à jamais de mon sein, et il te refusera l'asyle que tu viendrais en vain rechercher dans mes bras.

SCENE III.

ELÉONORE, *seule, se relevant.*

IL m'a maudite!.... Mais le ciel lit dans mon cœur. Il ne l'aura pas entendu. Le devoir d'un père est de rendre ses enfans heureux!

SCENE IV.

(*Une musique douce se fait entendre : une inscription paraît.*)

CONSERVE TON AMOUR, ET TU TRIOMPHERAS.

ÉLÉONORE.

QUELLE douce harmonie vient répandre dans mes sens un baume consolateur! (*Elle lit l'inscription; la musique continue; l'Amour descend dans un nuage, et lui amène son fils.*)

ELÉONORE.

Mon fils!

ALINE.

Maman, console-toi; mon papa n'est pas loin.

ELÉONORE.

Dieu bienfaisant, j'en accepte l'augure; je vous en rends grace! Vous m'avez donné mon époux, c'est à vous de me le conserver. (*L'amour remonte, en l'assurant de sa protection.*)

SCENE V.

Les précédents, un GEOLIER.

ELÉONORE, *cachant son fils.*

QUE me voulez-vous ? Puisqu'il ne me reste plus que la paix et le silence des cachots, pourquoi venez-vous les troubler ?

LE GEOLIER.

Votre père trouve cette prison trop douce : il vous en réserve une autre, et m'ordonne de vous y conduire. Suivez-moi.

ELÉONORE.

J'obéis ; mon amour me suivra par-tout.

SCENE VI.

(*Le théâtre change, et représente le péristile du palais de Gonzalve : on entend le son d'une trompette. Gonzalve paraît à la tête de ses soldats.*)

GONZALVE.

Je viens d'entendre la trompette guerrière : serait-ce le signal des combats ?

UN OFFICIER.

Seigneur, un officier d'une nation inconnue a, dit-il, un billet à vous remettre.

GONZALVE.

Qu'il paraisse, et qu'il soit respecté. (*L'officier étranger paraît, et lui remet le billet.*)

GONZALVE (*lit.*)

« De fers tu charges Eléonore ;
» Rends-lui la liberté, les honneurs de son rang :
» Comme son père je t'implore ;
» Je viens te l'arracher, si tu n'es qu'un tyran.
» Couronne l'ardeur la plus pure,
» Crains de changer l'olivier en cyprès ;
» Je combattrai pour la Nature,
» L'honneur me répond du succès ! »

ALONZO.

Quoi ! Peu content de m'avoir outragé, l'insolent ose encore employer la menace ! Eh bien ! Il me verra ! Il sentira le poids de ma vengeance ! Retournez vers celui qui vous envoie ; dites-lui que je marche à sa rencontre. Je verrai s'il aura l'audace de soutenir ma présence, et si un seul de mes regards ne le fera pas rentrer dans la poussière ! (*L'officier sort. Gonzalve rassemble les troupes, marche à leur tête, et les fait défiler.*)

SCENE VII.

(*Le théâtre change, et représente l'extérieur d'un château fort, dans lequel est renfermée Eléonore. Gonzalve y fait entrer ses troupes. Alonzo arrive à la tête des siennes, qu'il fait embusquer. Gonzalve sort, et se met à sa poursuite. Un corps de ses troupes reste sous les murs du château. On entend le bruit des armes ; l'explosion se manifeste ; le château s'écroule sur les soldats de Gonzalve. Eléonore paraît sous les décombres. Les soldats de Gonzalve, saisis d'épouvante, prennent la fuite.*)

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

GONZALVE *seul.*

Le sort a trahi ma vengeance ! Alonzo triomphant m'a ravi mes victimes ! Lui-même échappe aux traits de mon ressentiment ! Mais sa joie ne sera pas de longue durée !.... Son crime et mon affront ne sont point lavés ; ma haîne est implacable, et ne s'éteindra que dans le sang des coupables !

SCENE II.

GONZALVE, MIRZA.

MIRZA.

Gonzalve, reconnais Mirza qui vient à ton secours. Autant que toi, je déteste Alonzo ; il a soustrait à ma puissance un génie qui a eu l'insolence de refuser mon cœur et ma main ! Azor protège Alonzo ; mais je viens embrasser ta défense ; nos affronts sont communs : unissons nos vengeances, et punissons à-la-fois les téméraires qui ont osé nous outrager tous deux !

GONZALVE.

Puissante fée, je sais que tout vous est possible. La nature soumise obéit à vos ordres, et reconnois votre empire. J'accepte votre secours avec transport, avec reconnaissance. Déjà fier d'un premier succès, le perfide Alonzo. . . . . .

MIRZA.

Je sais tout. C'est dans le moment où il se livre à la joie d'avoir retrouvé sa femme et son fils, qu'il faut l'attaquer. Imprudent, parce qu'il est heureux, il ne s'attend pas que tu oses troubler sa victoire. Rallie tes soldats, ranime ton courage étonné ; marche à leur tête, fonds sur Alonzo avec la rapidité de la foudre : Mirza te promet la victoire ! (*La fée disparait.*)

SCENE III.

GONZALVE (*seul.*)

Eh bien ! je cours la mériter. L'espérance renaît dans mon ame ! Ma fureur se rallume ! Reprenons les armes, et ne les quittons que quand elles seront arrosées du sang de mes ennemis !

SCENE IV.

(Le théâtre change, et représente un camp. Un grouppe de soldats précède Alonzo, qui revient à la tête de son armée triomphante, avec Éléonore et son fils. Quand tout a défilé, on étend un riche tapis. Il donne la main à son épouse, pour l'aider à descendre. Il invite ses officiers, ses soldats, et toute sa suite à donner une fête à Eléonore. Ballet.

ALONZO.

BRAVES guerriers, et vous, aimable jeunesse, vous lisez dans les regards de mon épouse; combien elle est sensible à vos hommages! Terminons cette journée par de nouveaux plaisirs, et qu'un galant tournois présente à ses yeux l'image des combats. Jeunes guerriers, entrez dans la carrière; il n'appartient qu'à vous de célébrer des jeux consacrés par la victoire.

(Le tournois est interrompu par l'armée de Gonzalve, que l'on entend dans l'éloignement. Chacun se prépare au combat. Alonzo fait r'entrer son épouse, son fils, et les dames de sa suite dans sa tente. Il va avec les siens au-devant de l'ennemi. Il est repoussé par l'armée de Gonzalve, dont une partie porte des torches enflammées. Gonzalve donne ordre d'incendier le camp, ce qui s'exécute. La mêlée devient générale. Les troupes d'Alonzo font fuir pour un moment celles de Gonzalve, dont quelques officiers entrent dans la tente, et entraînent les femmes; un deux veut forcer Eléonore à le suivre; mais armée d'un sabre, elle se défend avec tout le courage d'un guerrier: cependant elle va succomber. Alonzo parait, et se met au-devant du fer qui ménace son épouse. L'enfant se sauve dans les bras de sa mère. Alonzo combat l'officier, le désarme, le fait fuir, et se sauve lui-même, en emportant sa femme et sa fille.)

SCENE V.

(Le théâtre change, et représente une campagne riante; La mer au fond, bordée d'immenses rochers.)

ALONZO, ÉLÉONORE, ALINE.

ÉLÉONORE.

TOUT est perdu, mon cher Alonzo; nos soldats sont vaincus. Ils fuyent par-tout devant un vainqueur irrité et furieux. Mon père nous poursuit; nous ne pouvons manquer de tomber entre ses mains!

ALONZO.

Rassure-toi, ma chère Éléonore, et bannis ces cruelles

alarmes. Comptons sur la protection d'Azor ; mais comptons encore plus sur notre courage !

DUO.

ELÉONORE.

Chère enfant, fille infortunée ;
Hélas ! que vas-tu devenir ?

ALONZO.

Contre nous tout paraît s'unir
Luttons contre la destinée.

ELÉONORE.

Mon cœur succombe à ses frayeurs,
C'est pour ma fille que je tremble.

ALONZO.

S'il nous reste encor des malheurs.
Nous les supporterons ensemble.

ELÉONORE.

Mon cœur succombe, etc.

A chaque instant, je vois, j'entends mon père
Il vient chercher ma fille dans mes bras,
Sa voix ordonne son trépas,
Il immole à la fois et la fille et la mère.

ALONZO.

Tant que le ciel conservera ma vie.
Tant que ce glaive armera cette main
Jamais le poignard assassin
N'approchera de toi, d'une fille chérie.
De tous nos ennemis, je brave la fureur.

ELÉONORE.

Dans mon ame tremblante à passé ton courage.

ALONZO.

Je saurai de vous deux, écarter le malheur.

ELÉONORE.

Je peux à tes côtés faire tête à l'orage.

ENSEMBLE.

ALONZO.

Oui les traits de l'orage.
Pour arriver à toi passeront par mon cœur.

ELÉONORE.

Oui les traits de l'orage.
Pour frapper cet enfant passeront par mon cœur.

ELÉONORE.

Alonzo ! j'entends le bruit des armes ! Des troupes s'avancent; c'est mon père qui vient m'arracher de tes bras, et nous replonger dans ses cachots.

(*Ils gagnent les rochers. Les soldats et Gonzalve lui-même les y poursuivent. Mirza paraît sur un dragon volant ; Azor sur un nuage. Ils se mesurent des yeux, et vont déployer tous*

les ressorts de leur puissance, quand Alonzo, sa femme et sa fille sont arrivés à l'extrémité du rocher, et que Gonzalve est prêt de les atteindre ; Azor fait un geste, et la partie du rocher sur laquelle est Gonzalve et les siens se détache, e. s'éloigne rapidement des époux malheureux. Mirza, à son tour, fait écrouler le rocher sur lequel sont Alonzo, sa femme et sa fille, et ces trois infortunés tombent dans la mer. Azor, par un nouveau mouvement, fait paraître un vaisseau qui reçoit les époux et les préserve de tout danger. Pendant cette Scène, les éclairs brillent et le tonnerre gronde.)

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente un site champêtre, hérissé de rochers et entouré de plusieurs arbres.)

SCENE PREMIERE.

ALONZO, ÉLÉONORE, L'enfant, Soldats.

ALONZO.

Tu le vois, ma chère Éléonore, le ciel veille sur nos jours ; il n'a pas permis que ces braves guerriers succombassent en défendant la justice et l'innocence! ils sont ralliés, et tu les vois prêts à verser pour nous jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

ELÉONORE.

Tant de courage et de fidélité m'inspirent la plus vive reconnaissance! Croyez, soldats généreux, que votre bravoure et votre attachement ne seront pas sans récompense. Le ciel se lassera de nous persécuter ; vous partagez nos dangers, notre bonheur s'étendra jusqu'à vous. Les méchants forment des complots ; mais les dieux sont là pour les anéantir!

ALONZO.

C'est à vous que je devrai ma femme et ma fille ; jamais ce souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

ELÉONORE (*montrant sa fille aux soldats.*)

Voyez, mes amis, le voilà cet enfant infortuné dont un père a juré la mort! Le voilà! Mérite-t-il le sort affreux qu'on lui prépare? Souffrirez-vous qu'on lui arrache la vie? Non, je le placerai au milieu de vous ; et malheur aux téméraires qui voudront pénétrer jusqu'à lui! (*Prestation de serment.*)

ALONZO.

De quel nouveau courage tes discours ont enflammé leur ame! quelle ardeur brille dans leurs regards! voilà le présage de la victoire! Amis, un moment de repos vous est nécessaire,

Cette position, défendue par cette chaîne de rochers, nous permet d'y respirer en sûreté. Occupons-en toutes les issues, et jamais l'ennemi n'arrivera jusqu'à nous.

SCENE II.

ELÉONORE, (*seule, assise sur un rocher*).

CIEL! protège-le!... Viens, cher enfant, un génie bienfaisant veille sur toi; ton bonheur sera son ouvrage. Oh! repose, objet chéri de l'amour le plus tendre, le plus malheureux! repose!.... puisse ton sommeil, être pur comme ton ame!... C'est le repos de l'innocence!... Que son sommeil est profond!.... Qu'il est doux et paisible!... Gardons-nous de le troubler!... Mais, mon époux tarde bien à revenir! lui serait-il arrivé quelque nouveau malheur? Des soldats intrépides gardent de toutes parts les avenues de ces rochers escarpés: je suis tranquille sur le salut de cet enfant... Mais Alonzo manque à mon cœur.... Courons hâter son retour... (*Elle sort par les rochers*).

SCENE III.

GONZALVE, Soldats.

GONZALVE.

PAR une marche adroite, nous avons trompé l'œil de nos ennemis.... Que vois-je? un enfant endormi! Ciel! c'est le fruit de ma honte et de mon déshonneur! O Dieux! je vous rends grace de l'avoir livré dans mes mains... J'aurai donc le plaisir de laver mon opprobre dans son sang! (*Il tire son poignard*). Frappons, immolons cet enfant odieux! qu'il soit ma première victime; les autres ne m'échapperont pas! (*il lève le bras pour frapper*); mais, ma vengeance serait imparfaite, et son trépas trop doux....... Venez, mes amis; allons trouver Mirza, implorons les secours de son art; qu'elle rassemble en ces lieux les monstres de cette forêt, et que cet objet odieux, devienne la proie de leur voracité!.... (*Il sort avec ses soldats*). (*Effet de l'arbre et des animaux*).

AZOR (*dans les airs.*)

Va, père cruel et dénaturé, tu n'auras projetté qu'un forfait inutile! (*Il donne un petit coup de baguette; le rocher sur lequel l'enfant est endormi, s'éloigne de terre, et va se rejoindre à la tête d'un bel arbre, à travers les branches duquel on voit l'enfant toujours endormi. Un lion et un tigre paroissent, et cherchent cet infortuné, mais vainement. Au moment où ils se retirent, Alonzo et son épouse paroissent*).

ELÉONORE.

Dieux! notre enfant à disparu!

ALONZO.

Le désespoir s'empare de tous mes sens!

ELÉONORE.

Les forces m'abandonnent!

ALONZO.

Chère Eléonore, nos malheurs sont au comble !

ELÉONORE (*revenant à elle.*)

Où est mon enfant ? qui me l'a ravi ? Des monstres l'ont dévoré !

ALONZO.

L'horreur a glacé mon ame !

ELÉONORE (*avec force.*)

Alonzo, nous avons tout perdu ! notre enfant est devenu la proie des bêtes féroces ! La mort, voilà tout ce qui nous reste !

ALONZO.

Oui, la mort ! c'est le seul bienfait que nous ayons à demander aux Dieux !

(*Ils cherchent le fruit de leur amour, et ne le trouvant pas, ils tombent sans connoissance. Peu a peu, ils rappellent leurs forces, confondent leurs larmes ; ils invoquent la mort, et la demandent au ciel, quelle surprise ! en levant les yeux, ils apperçoivent dans l'arbre la douce consolation de leurs peines. Ils tombent à genoux, remercient la divinité ; ils embrassent l'arbre : Le petit rocher se rapproche de la terre, et remet dans leurs bras leur enfant, qui s'est réveillé ; ils le couvrent de baisers*).

SCENE IV.

GONZALVE, MIRZA, ALONZO, Soldats.

MIRZA.

Alonzo, un pouvoir surnaturel s'arme en ta faveur ; toute résistance est maintenant inutile : vainement tu croirais m'échapper. Je suis enfin maîtresse de ta destinée !

GONZALVE.

Perfide ! le supplice t'attend ; rien ne peut t'y dérober.

ALONZO.

Cruel ! ne vous lassez-vous pas de nous persécuter. J'ai toujours respecté le père d'Eléonore ; mais, pour défendre ses jours et ceux de cette victime innocente de vos fureurs, s'il faut courir aux armes, me voilà prêt à verser mon sang pour les sauver de votre barbarie.... Tremblez à votre tour, des soldats nombreux et vaillants, cachés dans les flancs de ces rochers, vont paroître au premier signal.

MIRZA.

Tes soldats ! regarde, les voilà !

(*Elle donne un coup de baguette ; les rochers disparaissent, et les soldats de Gonzalve paraissent à la place de ceux d'Alonzo. Les malheureux époux, restent anéantis*). (*Musique et écroulement*).

ALONZO.

Affreux spectacle ! Les soldats de Gonzalve !

MIRZA.

Les vengeurs de leur maître : les tiens sont dans les fers.

GONZALVE.

Ce sont les amis d'un père outragé, et qui bientôt par ta mort, n'aura plus rien à desirer. Soldats ! chargez-les de chaînes, et qu'à l'instant on commence leur supplice.

(*Le théâtre change et représente une cage de fer et un bûcher au dessous. Alonzo y est renfermé : on porte l'enfant sur un autre bûcher isolé. La mère enlève son enfant, et se met à sa place. Gonzalve ordonne qu'ils y périssent tous deux. Il commande qu'on y mette le feu. Azor arrive d'un côté, et Mirza de l'autre*).

SCENE V et dernière.

Les précédents, AZOR, MIRZA, Gardes.

GONZALVE (*à Eléonore.*)

Tu voudrais la sauver, vous périrez tous deux. Gardes que mes victimes deviennent la proie des flammes.

AZOR.

Arrête, barbare !

MIRZA (*à Azor.*)

Et toi ! pourras-tu soutenir la présence de Mirza ? Oui ! Gonzalve ! Arrêtez ; c'est à moi seul qu'appartient le sort de ces victimes. Azor ! Ton pouvoir n'est plus rien devant moi ; il est anéanti ; tes protégés vont mourir, tu ne peux les sauver : il ne leur reste qu'un libérateur, eh bien ! ce sera moi.

GONZALVE,

Quoi ! Madame ! Vous-même, vous arrachez ces coupables à ma juste vengeance ?

MIRZA.

Je le veux, je le dois ; il est tems que je me fasse connaître. Azor ! Tu m'a cru ton ennemie ; j'ai tout fait pour t'en convaincre : tu as cru que la haine te persécutait ; apprends que c'était l'amour qui te mettait à l'épreuve. Ta surprise augmente : elle va bientôt cesser. Tu aimes Diamantine, et Diamantine t'adore. Tu as secouru ces infortunés ; tu les as défendus contre moi. Ta constance égale ton humanité, et je t'en dois la récompense. Dans cette même Mirza, sous les traits de laquelle mon pouvoir me cachait à tes yeux, reconnais la fidelle Diamantine.

(*Elle change de forme, reprend ses habits naturels. Au même instant, la cage se brise. Des quatre colonnes qui en font le bâtis, sortent quatre génies qui aident Alonzo*

à descendre. Le bûcher d'Eléonore est enlevé sur quatre figures colossales, et elle se trouve à une extrême hauteur sur un canapé avec son enfant.)

AZOR.

Diamantine !

MIRZA.

Oui, Diamantine, elle-même.

AZOR.

A peine mon bonheur égale ma surprise.

MIRZA.

Alonzo ! Je vous ai fait bien du mal ; mais Gonzalve ne me refusera pas de m'aider à le réparer. Seigneur ! C'est avoir trop long-tems écouté les aveugles transports de la haine. Reprenez un cœur de père, et pardonnez à vos enfans.

GONZALVE.

Un pouvoir invincible et surnaturel séparait donc des cœurs qui ne demandaient qu'à se rapprocher. Alonzo ! le charme est dissipé... Diamantine m'a fait entendre la voix de la raison et de la nature. Revenu à des sentimens plus justes ; je vous rends mon estime, vous donne Eléonore, et j'embrasse votre enfant.

(*Ballet*).

FIN.